

DENIS RICHARD

en collaboration avec **LÉANDRE NORMAND**

Préface de Ronald Corey

**HENRI
RICHARD**

**LA LÉGENDE AUX
11 COUPES STANLEY**



CHAPITRE 1

La famille Richard

Henri Richard est l'avant-dernier enfant de la famille d'Onésime Richard et d'Alice Laramée. Avant lui sont nés Maurice, Georgette, René, Rollande, Jacques et Marguerite; et, après lui, Claude, le benjamin.

Né un 29 février

Henri est né un 29 février, et l'on pourrait dire qu'il a eu 21 ans en 2020, si l'on s'en tenait aux années bissextiles... Mais, 29 février ou pas, il a eu 84 ans en 2020, une semaine avant son décès, le 6 mars.

Maurice et Henri sont les seuls de la famille à avoir fait du hockey leur gagne-pain. Claude a eu deux essais avec le Canadien, mais il a laissé tomber quelques années après avoir été retranché du camp d'entraînement en 1959. Il est devenu par la suite serveur à la taverne de son frère Henri, jusqu'à sa retraite, après quelques années dans les circuits mineurs. René, que l'on surnommait Ti-Blanc, a travaillé chez Canadair, et l'autre fils, Jacques, qui a fait carrière chez

Hydro-Québec, était aussi un bon joueur de hockey jusqu'à ce qu'une blessure, subie dans le junior, mette un terme à ses ambitions.

Les trois filles, Georgette, Rollande et Marguerite, sont devenues mères au foyer comme c'était l'usage au Québec à cette époque.

Tous et toutes ont passé leur vie à Montréal mais se fréquentaient peu, si ce n'est lors de certains événements spéciaux.

Des parents de milieu ouvrier

La famille Richard vit modestement dans le quartier ouvrier Bordeaux, dans le nord de Montréal. Onésime avait quitté la Gaspésie pour occuper un poste de préposé à la réparation des trains de marchandises aux usines Angus. Le petit salaire du paternel lui permet à peine de nourrir, d'éduquer et de vêtir la marmaille qui grandit vite. Quinze ans séparent Maurice et Henri, les deux idoles du Canadien.

Homme travailleur et voué à sa famille, le père Richard n'a jamais pris congé afin de montrer l'exemple à ses huit enfants. Il a toujours eu une grande affection pour Henri, à qui il prédisait une carrière encore plus spectaculaire que celle de Maurice.

Pendant que son mari était à l'usine, sa première femme, Alice (Onésime s'est remarié avec Louise Lajoie plusieurs années après le décès d'Alice), tenait le fort à la maison, pour élever les enfants et répondre aux besoins de tous les jours.

Onésime Richard est décédé en août 1974 à l'âge de 75 ans, sept mois après la fête organisée au Forum en l'honneur d'Henri, dont on commence alors à évoquer la retraite.

Très malade, le père n'a pu assister à cette fête, devant se contenter d'en regarder des extraits à la télé depuis sa chambre d'hôpital. Selon les journaux de l'époque, son absence à cet hommage rendu à son fils l'a beaucoup chagriné, même si la présence de Maurice aux côtés d'Henri, après quelques années sans avoir mis les pieds au Forum, l'a quelque peu réconforté.

Ce soir-là, Henri n'a pas manqué de témoigner sa grande affection à son père, les larmes aux yeux : « Le mythe du caractère volcanique des Richard ne vient pas nécessairement de Maurice. Mon père était tout un homme, un vrai. Il a travaillé 48 ans à la *shop* Angus sans manquer une seule journée d'ouvrage. Il travaillait fréquemment six jours par semaine. »

Puis, dans un dernier élan de fierté, Henri s'est livré à une confidence : « Lorsque Maurice évoluait avec le Canadien et moi chez les juniors, papa ne cessait de dire à tous et chacun que le petit Henri irait plus loin que Maurice. "Attendez, disait-il, Henri va vous montrer dans quelques années ce que c'est qu'un joueur de hockey !" »

DANS MES MOTS

Mon père a parlé un jour de son enfance à l'auteur d'un bouquin sur les capitaines du Canadien, Michael Ulmer : « Nous n'avions pas d'argent... Le dernier-né [Claude] et moi nous portions certains des vêtements de notre sœur d'un âge plus rapproché du nôtre. Mon

père avait coutume d'acheter un jambon le samedi et de le faire durer toute la semaine jusqu'au jeudi. Le vendredi, on ne mangeait pas de viande. Il fallait se laver dans un baquet parce qu'il n'y avait pas de bain.»

Personnellement, j'ai peu de souvenirs de mes grands-parents paternels, mais j'ai toujours retenu l'avertissement que nous servait ma mère quand nous les visitions à leur maison de l'avenue Bois-de-Boulogne à Montréal : « Tenez-vous tranquilles, les enfants, votre grand-père est fatigué. » Un conseil bien inutile parce que grand-papa Onésime nous aimait beaucoup et disait toujours de nous : « Ah ! ce qu'ils sont bien élevés, les enfants d'Henri ! » Inutile de dire que nous nous montrions doublement gentils à leur égard, avec une si grande considération.

Par contre, ma mère m'a raconté que, plus jeune, le petit Henri piquait des crises terribles quand mes grands-parents décidaient de ne pas l'emmener voir jouer Maurice. À un point tel que ses sœurs devaient l'enfermer dans une garde-robe, le temps qu'il se calme.

Mon grand-père était tout un joueur de baseball, selon l'un des bons amis d'enfance de mon père, François Huot. Patrouillant le champ extérieur, il était un redoutable frappeur. On raconte aussi qu'il était fort comme un cheval et qu'il ne craignait personne. M. Huot se souvient qu'Onésime allait travailler en train et que, le soir, à son retour, un peu casse-cou, il

sautait du train en marche en passant près de chez lui au lieu de descendre à la gare de Bordeaux, un mille plus loin ! Il est facile d'imaginer qu'il a dû initier ses garçons aux sports dès leur tendre jeunesse.

Je n'avais qu'un an à la fin de la carrière d'oncle Maurice, mais nos familles se fréquentaient peu à cette époque, donc je ne voyais pas souvent mes oncles et mes tantes. Je me souviens cependant que quelques mois avant son décès, Maurice était venu à un spectacle de patinage synchronisé de ma fille Catherine, membre des Pirouettes de Laval. Et, quelques années auparavant, j'avais remplacé un joueur des Anciens Canadiens dans un match amical arbitré par Maurice ; autre occasion rare de le rencontrer.

Oncle Claude est celui que j'ai le plus connu, car j'ai travaillé plusieurs étés avec lui à la brasserie de mon père à l'époque de mes études.

C'est probablement ma mère, Lise, qui a entretenu les relations les plus suivies avec la famille du paternel. Surtout avec sa belle-mère, qu'elle accompagnait souvent dans ses sorties. Les deux femmes sont même allées ensemble à New York, un jour, pour assister à un match d'Henri, au début de sa carrière. Et pour faire un peu de magasinage, sans doute !

Par contre, les choses ont changé depuis : les cousins et cousines se voient plus souvent, quelques fois par année. Nous organisons des tournois de golf ou de

quilles, nous allons ensemble à la cabane à sucre ou faisons d'autres activités. Je rencontre aussi les enfants d'oncle Maurice à l'occasion des matchs du Canadien et du Rocket de Laval, où cousin Maurice fils et moi partageons nos prédictions sur le pointage final, pour le plaisir.

CHAPITRE 2

Lise

Lorsque Henri rencontre Lise Villiard, il n'a que six ans, et celle-ci a quelques mois de moins que lui. À cet âge, les amourettes ne sont habituellement pas sérieuses, et pourtant... C'est Marguerite, la plus jeune sœur d'Henri, copine de la sœur de Lise, qui avait décidé de les présenter l'un à l'autre. Henri est sous le charme et, avec les années, il se rendra compte que Lise deviendra la femme de sa vie et éventuellement la mère de ses enfants.

Premières amourettes

Henri la trouve bien *cute*, la fillette de l'avenue Bois-de-Boulogne, mais jamais, au grand jamais, il n'oserait le lui dire. Trop gêné pour ça ! La famille Richard habite près du boulevard Henri-Bourassa et celle de Lise, près du boulevard Gouin, quelques rues plus au nord, de sorte que les deux enfants se croisent souvent.

Les fréquentations, si l'on peut dire, ont lieu au « rond de glace » du parc de la rue Viel, à l'angle du boulevard Persillier

(devenu en 1959 le boulevard de l'Acadie). Au cours des séances de patinage qui durent parfois deux heures ou plus, Henri tient sa compagne par la taille sans dire un mot. Et les deux jeunes amoureux de patiner ainsi sans presque jamais s'arrêter. Et cela de plus en plus souvent. « On était encore trop jeunes pour aller patiner le soir, commente Lise, alors on y allait tous les après-midi. »

Une relation suivie, puisque de l'aveu même de Lise, les deux écoliers ont fait leur première communion ensemble : « À six ou sept ans, précise-t-elle, c'était les gars d'un bord et les filles de l'autre. »

Petit à petit, l'amitié laisse place à un amour grandissant et les tourtereaux commencent à faire des projets – projets qui tournent toujours autour du hockey. C'est chose facile parce que ces deux-là sont de grands amoureux de ce sport.

Lorsque Henri commence à jouer au hockey junior pour le National de Montréal, Lise devient sa plus fidèle admiratrice, accompagnant généralement ses futurs beaux-parents au Forum pour l'encourager. Et quand les parents du jeune homme ne peuvent y aller, les deux amoureux se tapent une heure et demie de « p'tit char » – le tramway – pour se rendre au Forum et en revenir.

Les amours ont failli tourner court lorsque, à 15 ou 16 ans, Lise songe à entrer au collège de Mont-Laurier pour devenir religieuse et institutrice. Elle hésite à en parler à son promis. L'idée d'enseigner aux tout-petits l'intéresse, mais son amour pour le hockeyeur et la vie de famille sont pour elle tout aussi importants. Elle se pose des questions, mais garde son secret pour elle et poursuit ses activités habi-

tuelles, continuant de suivre les matchs d'Henri. Mais l'idée la tracasse. « Comment réagira-t-il ? se demande l'adolescente. Et comment réagira ma famille ? »

Après une longue hésitation, elle fait part de son projet à Henri. Celui-ci lui répond : « Ne fais pas ça, je vais avoir besoin de toi plus tard. »

Paroles d'amoureux ou demande en mariage déguisée ? Un peu des deux, sans doute. Adieu, collègue de Mont-Laurier, voile de religieuse et profession d'enseignante. Lise Villiard sera la femme d'Henri Richard.

Mariage à la chapelle

C'est dans une chapelle d'hôpital que Lise et Henri unissent leurs destinées devant les membres des deux familles à la fin de la première saison de ce dernier avec les Canadiens, puisque l'église paroissiale Saint-Joseph est fermée pour des travaux de rénovation. Un an plus tôt, le cardinal Paul-Émile Léger avait béni leurs fiançailles à l'oratoire Saint-Joseph, lors d'une cérémonie de groupe.

Le rôle de Lise prend graduellement de l'ampleur lorsque Henri s'établit avec les Canadiens. De simple fan, elle devient sa meilleure critique, la plus sévère aussi, selon les journaux, mais elle doit attendre le bon moment pour lui adresser la parole après une mauvaise partie. « Pas un mot », dit-il en la rejoignant dans l'auto en sortant du Forum. Ce n'est qu'une fois à la maison qu'elle peut faire des commentaires. Et quand Henri se blesse en cours de match, lors des premières années, c'est parfois Lise qui, à la demande du club, joue les ambulancières pour l'emmener à l'hôpital et le ramener ensuite à la maison. Il lui est même arrivé de

devoir laver sa combinaison de hockey. C'est à ce moment qu'elle a remarqué qu'Henri portait deux coquilles en guise d'épaulettes. Un peu différent des armures utilisées par les hockeyeurs d'aujourd'hui...

Lise n'est pas qu'une conseillère et une infirmière pour son mari: elle adore le hockey et manque peu de matchs. Elle est aussi fébrile que son époux à l'époque du camp d'entraînement et aime faire connaître son opinion. Encore aujourd'hui, elle suit attentivement les activités des Canadiens, en particulier son joueur préféré, Brendan Gallagher, dont la détermination lui rappelle celle du numéro 16. Elle ne rate pas beaucoup de parties à la télé, et quand cela arrive, elle s'empresse de s'informer du pointage le lendemain. Par contre, pas question pour elle de remettre les pieds au Centre Bell depuis qu'Henri a cessé d'y aller. Elle n'y est retournée qu'une fois, exceptionnellement, quelques jours après le décès de son mari, lorsque le Canadien lui a rendu un hommage posthume.

Les enfants

Tour à tour, Michèle, Gilles, Denis, Marie-France et Nathalie s'ajouteront à la table familiale pour le plus grand bonheur d'Henri, qui avait dès le départ prévenu Lise qu'il voulait beaucoup d'enfants. Avec l'accord complice de celle-ci, qui en souhaitait même une douzaine.

Bien sûr, en raison des absences répétées du conjoint parti défendre les couleurs du Canadien, ou mener des campagnes promotionnelles, ou occupé à sa brasserie, c'est Lise qui s'occupe d'élever les enfants, le plus souvent.

DANS MES MOTS

Très tôt, ma mère s'est faite à l'idée que le hockey passerait en premier dans la vie de mon père. J'ai retrouvé une entrevue qu'elle a accordée au journaliste Jean-Denis Girouard, dans laquelle elle révèle qu'après leurs fiançailles, mon père est allé la reconduire chez elle à 10 heures du soir parce qu'il jouait un match de hockey le lendemain et qu'il voulait être en pleine forme.

Pourtant, pour ma mère, il n'y avait pas que le hockey qui comptait, bien qu'elle ait toujours été et soit encore une grande fan. Il y avait autre chose dans sa vie et je sais que chaque fois qu'on l'interroge à ce sujet, elle ne manque pas l'occasion de souligner que les salaires versés aux hockeyeurs par rapport aux professionnels de la santé, par exemple, sont nettement démesurés.

Ma mère m'a rappelé quelques fois cet échange entre mon père et elle, après sa première saison avec les Canadiens. À brûle-pourpoint, elle lui avait demandé s'il avait l'intention de commencer à travailler maintenant que la saison était terminée. Lorsque Henri lui avait fait remarquer qu'il jouait au hockey depuis huit mois, ma mère lui avait rétorqué : « Justement, tu as bien dit *jouer*. Il faudrait maintenant que tu songes à *travailler*, sérieusement, comme tout le monde. Tu ne vas quand même pas rester à la maison à ne rien faire. » Et Henri d'acquiescer. Il avait

décroché ensuite un emploi de livreur de caisses de bière dans les restaurants et les bars. Mais déjà après deux semaines, il en avait eu assez. Ce n'était pas sa place. Il avait plutôt décidé de se remettre à l'entraînement.

Ma mère n'a pas eu besoin de nous rappeler à nous, ses enfants, que jouer au hockey n'est pas travailler, puisque ni mon frère ni moi, et encore moins mes sœurs, n'avons suivi les traces du paternel dans un sport de compétition. Un peu au hockey mineur, lors des tournois par exemple, mais pas davantage dans le cas de Gilles. Pour ma part, j'ai joué dans la catégorie midget avec un certain succès. À 16 ans, je suis allé au camp du National junior de Laval, alors dirigé par l'ex-lutteur Johnny Rougeau et dont l'entraîneur était Denis DeJordy, l'ancien gardien de la LNH. On m'a envoyé à Waterloo, dans le Junior A, pour une saison, puis je suis revenu aux études pour un an au cégep Montmorency. À 18 ans, j'ai été admis au Providence College, dans le Rhode Island. Le directeur des sports de cet établissement était Lou Lamoriello (futur président des Devils du New Jersey, ensuite DG des Maple Leafs et maintenant PDG des Islanders), mais je n'ai pu y jouer au hockey pour une question de statut d'amateur. À mon retour au Québec, je me suis joint aux Patriotes de l'Université du Québec à Trois-Rivières, jusqu'à ce qu'une blessure à un genou mette un terme à ma carrière de hockeyeur.

Table des matières

Préface	9
Avant-propos	13
Chapitre 1 - La famille Richard	17
Né un 29 février	17
Des parents de milieu ouvrier	18
Dans mes mots	19
Chapitre 2 - Lise	23
Premières amourettes	23
Mariage à la chapelle	25
Les enfants	26
Dans mes mots	27
Chapitre 3 - Les débuts au hockey	31
Jouer au hockey sept jours sur sept	32
Avec le National et le Canadien junior	32
Les trois rêves d'Henri	34
Dans mes mots	35

Chapitre 4 - Le premier contrat sur une feuille	
d'agenda	41
Avec l'aide du grand frère	42
Les Trois Mousquetaires	45
Dans mes mots.	51
Chapitre 5 - L'ombre du Rocket	53
« Le frère de Maurice »	54
Un trio des Richard	59
Dans mes mots.	62
Chapitre 6 - Les 11 coupes	65
Les cinq premières (1956 à 1960).	65
Les doublés (1965 et 1966, 1968 et 1969)	70
Prêcher par l'exemple (1971).	74
La dernière coupe (1973)	77
Dans mes mots.	79
Chapitre 7 - Timide mais fougueux	85
Un fier compétiteur	86
Une gifle pour Serge Savard	90
Près de trois saisons manquées.	91
Intense dans la vie comme sur la glace	94
Dans mes mots.	96
Chapitre 8 - Vingt matchs mémorables.	99
15 octobre 1955 : Son premier but	
dans la Ligue nationale	99
27 mars 1956 : Le début d'une dynastie.	101
17 octobre 1957 : Match de six points	102

1 ^{er} janvier 1958: Trois contre un.	103
27 décembre 1959: Un 100 ^e but gênant.	104
1 ^{er} décembre 1960: Aux points et aux poings	105
24 février 1965: Une septième saison de 20 buts	106
5 mai 1966: Un but controversé.	107
11 février 1968: Retour de grève.	108
18 février 1970: Le 300 ^e but	109
6 mars 1971: Soirée de 11 points avec Houle et Lemaire.	111
18 mai 1971: La coupe grâce à Henri.	112
16 octobre 1971: Une autre avec Houle et Tardif	113
5 janvier 1972: Quatre points de suture et trois passes	114
22 mars 1972: Le trèfle porte-bonheur	115
10 janvier 1973: 46 parties sans but	116
10 février 1973: Le 1000 ^e but des Richard.	117
10 mai 1973: Pour une onzième fois	119
26 janvier 1974: Soirée reconnaissance	120
8 mai 1975: Dernier tour de piste	121
Dans mes mots.	122

Chapitre 9 - Relations parfois houleuses avec certains

entraîneurs	125
Fugue dans les Laurentides	125
L'affaire MacNeil	128
Rayé du match d'ouverture de 1974	130
Dans mes mots.	131

Chapitre 10 - Capitaine Henri 133

Un choix populaire	133
Dans mes mots.	135

Chapitre 11 - La tentation de l'AMH	139
Réclamé par Edmonton	140
L'offre de son ami Doug Harvey	141
Dans mes mots.	143
Chapitre 12 - Le troisième rêve et plus	145
La taverne devenue brasserie	145
Garage automobile.	147
Relations publiques	148
L'école de hockey	149
Dans mes mots.	150
Chapitre 13 - Fiche et trophées	153
Le numéro 16	156
Le Temple de la renommée	158
Les chiffres magiques d'Henri Richard	159
À la mesure des Russell, Berra et Brady	160
Pour les collectionneurs	161
Dans mes mots.	163
La fiche d'Henri Richard.	166
Chapitre 14 - L'orphelinat Saint-Arsène	171
La Fondation Henri-Richard.	174
Un homme de grand cœur	175
Dans mes mots.	175
Chapitre 15 - La retraite et l'après-carrière	179
La retraite	180
Le Club 16	181
Hockey-Musique et les Anciens Canadiens	182

Golf, tennis et balle-molle.	184
Le chroniqueur.	185
L'ambassadeur des Canadiens.	188
Le Club des Seize.	189
Dans mes mots.	190
Chapitre 16 - Le dernier chapitre.	193
Oublier sa propre vie.	194
Ses fans et ses amis absents.	199
Le legs d'Henri Richard.	216
Dans mes mots.	218
En guise de conclusion	223
Henri Richard, mon père	224
Henri Richard, mon héros	226
Bibliographie	229
Crédits photographiques	231
Remerciements	233